

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 13

Artikel: Lo tsin tondu
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190336>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sance au jardin du Luxembourg. Il habite une maison charmante, rue de la Roquette, et cultive les plus belles roses que j'aie jamais vues.

— Et il coupe aussi les têtes ! ajoute le magistrat d'une voix grave. Votre ami Legrand n'est autre que « Monsieur de Paris. »

— Comment ! c'est le bourreau ?..

— Lui-même. Je l'ai vu à l'œuvre.

— Ah ! je m'explique maintenant cette machine bizarre que j'ai aperçue derrière les lauriers roses...

— C'était la guillotine !

Charles Nodier ne revint plus au jardin du Luxembourg et il cessa d'aimer les roses blanches qui, depuis cette aventure, lui faisaient toujours l'effet de roses rouges. »

LA FILLE DU COLONEL.

V

Or, il fallait, en quinze jours, trouver cet officier, type des rêves de Jeanne, cet officier sérieux, laborieux, enthousiaste, auquel elle put accorder sa main sans inquiétude pour l'avenir.

La jeune fille n'en désespérait pas, car elle ne désespérait jamais de rien.

— Il sera rude, peut-être, se disait-elle, sévère, même un peu grognon... que m'importe, pourvu qu'il soit bon soldat et qu'il me laisse en mon milieu ! J'aime l'armée, et je ne veux pas la quitter. Cherchons... faisons une revue... comme M. Ollier.

Alors Jeanne prit ses registres et, appuyant gracieusement sa tête sur la main gauche, les ouvrit devant elle.

Elle commença, instinctivement peut-être, par les plus jeunes :

— *Cudres du soixantième... sous-lieutenants...* ils sont nombreux, murmura-t-elle ; il faut lire avec soin.

Ses yeux parcoururent les colonnes. A mesure qu'elle achevait et tournait les pages, une petite moue d'enfant gâté se dessinait sur ses lèvres. Qui l'eût vue, ainsi étendue dans l'herbe fleurie, fleur elle-même et la plus belle de toutes ; qui l'eût entendue, formulant tout haut ses réflexions, eût été bien surpris :

— Surger... pommade ! Fleury... pommade !... d'Ailly... niais ! Castel... nul ! Descoings, Robert, Davau... pommade ! pommade ! pommade ! tous dans la pommade ! Tiens ! Marboeuf... oui, Marboeuf.. celui-là est plus sérieux et ses notes sont bonnes ; le colonel dit que c'est un piocheur, mais que vaut-il, au fond ?...

Et Jeanne s'arrêta un instant sur ce nom, qui la frappa. Puis, voulant s'éclairer davantage, elle se souleva :

— Michel ! cria-t-elle.

Michel passa les brides des chevaux dans son bras gauche replié, et s'avança promptement, croyant qu'on allait partir :

— Ma colonelle ?

— Michel, connais-tu le lieutenant Marboeuf ?

Le vieux soldat ouvrit de grands yeux étonnés :

— Le sous-lieutenant ?... Si je connais ?...

— Oui, connais-tu le sous-lieutenant Marboeuf ?

— Certainement, ma colonelle, je le connais. La seconde du trois.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il est ?

— Il est... il est sous-lieutenant. C'est le plus jeune arrivé.

Jeanne fit un petit cri :

— Le plus jeune arrivé, dis-tu ? Quel âge a-t-il ?
— Dame, je ne sais pas, moi, ma colonelle... il ne me l'a pas dit.

— Mais encore ?

— Il doit avoir vingt-deux à vingt-trois ans, à peu près. Jeanne se laissa retomber.

— Vingt-trois ans !... C'est très bien, mon vieux Michel, retourne là-bas. C'est tout ce que je voulais savoir.

Et elle pensa tout bas :

Epouser un homme plus jeune que soi... jamais !

Michel demeura un instant bouche béeante, stupéfait des questions qui lui étaient faites et de l'attitude de « sa colonelle » ; mais il n'avait jamais répliqué de sa vie ; il tourna lentement sur ses talons et, du même pas, alla se remettre en croisière à la même place qu'auparavant.

Jeanne tourna la page :

— *Lieutenants... hum ! je les connais mieux, ceux-là. En voilà de mariés ; braves gens, ma foi, bons officiers, mais qui ne sont plus à prendre ; et ceux-ci ?... Hélas ! garçons coiffeurs, comme les autres ! Ceux-ci ?... nuls. Et celui-là, au bas de la page, Darmond ? je l'ai vu, chez nous... belles notes .. qu'en pense Michel ?*

Et, se soulevant encore à demi, la capricieuse enfant crio :

— Michel, sais-tu quel âge a le lieutenant Darmond ?

Michel réfléchit un instant, examina l'extrémité de ses souliers d'ordonnance, se gratta le front, et enfin releva la tête.

— Quarante ans, à peu près, ma colonelle... sorti des rangs.

— Bon, pensa Jeanne. Encore un de jugé ! Comme il est précieux, ce bon Michel.

Poussant un soupir, elle passa à l'autre page.

— *Capitaines... oh ! les capitaines, mon dernier espoir ! Lisons doucement... six mariés, d'abord, et deux veufs... Fauveau, Daberg, Cousteau, cheveux blancs, figures de parchemin, usés jusqu'à la corde... Comme on vieillit vite, en garnison ! Je ferai peut-être comme eux, moi ! Urseau, le perroquet vert ! Fi ! peut-on être aussi malhonnête !... N'en reste-t-il plus ? Ah ! si, celui dont Olivier parlait hier, et que je ne connais pas, le capitaine Maurel... Quelles belles notes ! Qu'en pense mon oracle ?*

(A suivre).

Ch. SAINT-MARTIN.

Lo tsin tondu.

Tondrè lè tsins, l'est on meti qu'est atant dè respectà que n'autro ; kà ne lèi a min dè sot meti, ne lèi a què dài sottès dzeins, s'on dit. Mâ se cé que tond lè tsins vāo férè sè z'afférès ein praticain se n'honorablia vocachon, ye faut que lo fassè à boun-écheint et na pas coumeint Bibliatse a fè l'autro dzo.

Bibliatse qu'a don fè dài z'étudès po débarassi lè tsins dè lèo péladzo, n'a pas atant d'ovradzo que voudrài, kà y'a bin dài tsins que font coumeint cllião que sè ràzont leu mémo, et que ne vont jamé sè férè reguingolà vers li ; asébin lo pourro diablio est conteint quand tràovè onna bête que lèi pào férè gâgni dou frances.

L'autro dzo don, que sè trovàvè à roudà pè vai la gâra, ye vâi on tsin à forta tignasse que sè promenâvè derrâi on monsu que banbanâvè perquie.

— Balla bite, fâ Bibliatse ein vouâiteint lo monsu.

— Ma fâi vâi, adrâi balla ! repond lo monsu.

— L'est damâdzo que l'aussè lo pâi tant long, se

dit Bibliatse, kà ce bio tsin sarà onco bin dè plie galé se l'étai tondu.

— Lo mè seimblìè assebin, se fà l'autro.

— Eh bin, lo faut-te tondre, cein sarà vito fé ?

— Oh ! se vo volliâi, dit lo monsu.

— Adon Bibliatse soo on bocon dè sucre dè sa catsetta po apprevâisi lo tsin, et quand l'a z'u eim-pougnî la bête, lài attassè lè quattro piautès, la vîrè quebas, et hardi ! la débarrassè à coups dè tailleint dè sa téson.

Lo monsu lo vouâitivè férè, et Bibliatse sè pein-sâvè que l'étai conteint et que lài porrâi bin dé-manda dou frances cinquanta, vu que s'appliquâvè gaillâ.

— Vo vâidè coumeint cein va dza dè mi ora que l'est on bocon dévetu ?

— Ein effé ! y'a na granta différeince.

Ora lài faut laissi lo bas dâi piautès sein lè ton-drè, qu'ein dîtes-vo ?

— Bin se vo volliâi, cein sarà pe galé.

— Et lo bet dè la quiua ! lài fautlaissi on blosset dè pâi ?

— Eh bin, ne sé pas ; n'âmo pas tant cé motset.

— Faut-te tot copâ ?

— Se vo copâ tot, cein ne va pas non plie.

— Eh bin, que faut-te fêre ?

— Ao bin, ma fâi, fédè coumeint vo voudrài, kà cé tsin n'est pas min ; ne sé pas à quouï l'est ; et pi d'ailleu vouaiquie l'hâora dâo trein, faut que parto...

Et l'est dinsè que lo pourro Bibliatse, restâ tot solet, et tot motset, n'a pas reçu on sou po s'êtrè bailli bin dè la peina avoué 'na tsaravouta d'êma-teloze dè tsin, et l'est ein teimpéteint après cé che-napan dè gaillâ que l'a laissi férè sein lài derè que lo tsin n'étai pas sin, que l'est z'u bâirè on verro dè « goutte » po sè consolâ.

Comment les modes s'imposent.

A l'approche de la belle saison, plusieurs de nos lectrices se demandent, sans doute, quelle est la mode qui va surgir dans les toilettes. Hélas ! rien de nouveau ; la mode n'innove rien ; ce qu'on porte aujourd'hui se portait il y a dix, quinze, vingt ans et se portera de nouveau plus tard. Après avoir orné leurs chapeaux de plumes et de fleurs, les dames les ont orné de fruits. Elles arriveront évidemment aux légumes. Du reste, les carottes et les radis ont déjà figuré sur les coiffures des parisiennes au temps du Directoire.

Les personnes qui imposent les modes sont ordinairement les grands faiseurs et les grandes faiseuses, sans cesse à la recherche de ce qui sort de l'ordinaire. Ce sont aussi les premières artistes des théâtres de genre et les grandes mondaines qui dirigent l'esprit de leurs couturières vers telle ou telle combinaison de formes, d'étoffes ou de couleurs.

Très souvent, la première apparition d'une mode a lieu au théâtre, où la robe d'une artiste en vogue donne le ton pour la saison.

Mais si quelques-unes de ces variétés incessantes dans la manière de se vêtir sont heureuses, que de choses laides, que de choses grotesques s'étalement

chaque jour sous nos yeux ! C'est pour obéir à la mode que nos dames se condamnent tantôt à se blinder avec des crinolines qui leur donnent l'aspect d'une cage à poules ou d'une cloche à melons ; tantôt à s'enfermer dans des fourreaux de parapluies, terminés par une queue démesurée ; tantôt à s'annexer une sorte de coussin en pouf, en manière de tournure, dont l'exagération leur fait une silhouette étrange ; tantôt enfin à se déformer la poitrine à l'aide de corsets, qui attaquent le jeu des organes nécessaires à la vie.

Quant aux couleurs des étoffes, elle passent alternativement au vert de gris, au bleu-gendarme, au rose fané, au caroubier ; d'autrefois, c'est le jaune d'or ou le rouge violent qui ont la prépondérance. Mais, en somme, c'est la couleur la plus laide, la nuance la plus ridicule qui a le plus de chance de durée.

Réponse à la question posée samedi : Les trois villes sont : *Troyes, Foix, Die*. (3 fois 10 font 30). Ont répondu juste : MM. de Torrenté, Sion ; Maillard, Lyon ; Zozyme Guillet, Chaux-de-Fonds ; Vallotton, cafetier, Val-lorbes. — La prime est échue à ce dernier.

Problème.

Un nombre de 3 chiffres est divisible par 3 et par 5. Le chiffre des centaines est égal au reste de la division de ce nombre par 10 ; et le chiffre des dizaines est plus grand que celui des unités. Quel est ce nombre ?

Prime : Une gravure.

La livraison de mars de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient : Poètes modernes de l'Angleterre. Alfred Tennyson, par M. *Henri Jacottet*. — La société théosophique et le monde occulte, par M. *Aug. Glardon* (dernière partie). — Le médecin assistant. Nouvelle, par M. le Dr *Châtelain* (dernière partie). — La publicité commerciale et industrielle dans les journaux, par M. *Edouard Lullin*. — La justice en Italie, par M. *Honoré Mereu*. — Le rachat des chemins de fer par l'Etat, par M. *Ed. Tallichet* (seconde partie) — Paraska. Nouvelle, par M^{me} *Alexandra Shabelsky*. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, politique. Bulletin littéraire et bibliographique,

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE.

FAVEY & GROGNUZ, 4^{me} édition, augmentée de divers morceaux et de nombreuses gravures. Prix : 2 francs.

Grand choix d'enveloppes, avec impression de la raison de commerce, à des prix très avantageux. Registres, copies de lettres, presses à copier. Entêtes de lettres, cartes de visite et de commerce.

La **Bonne cuisinière bourgeoise**, ou instructions pour préparer, de la meilleure manière, les mets usités, soit dans la vie ordinaire, soit dans les occasions de fête. Tableau pour l'arrangement des plats sur la table. — Prix : 4 francs.